

Pour la première fois, des musiciens français modernes ont uni solennellement la symphonie à la danse. Le fait est marquant. Jusqu'ici, les russes avaient seuls excellé à l'accomplissement de ces manifestations adorables, où la danse et la musique, toutes deux renouvelées, toutes deux allégées du préjugé, de la routine, de la tradition, cessent de se nuire l'une à l'autre pour s'associer, au contraire, merveilleusement.

La Danse, celle de chez nous se mourait de n'avoir pas évolué. Vieille, désuète, elle n'avait que faire de musiques neuves et jeunes. Inexpressive, ou, si vous préférez, expressive seulement de sentiments enfantins, elle ne pouvait s'accommoder des exigences de l'Art musical contemporain. Elle dédaignait les compositeurs, autant que les compositeurs la dédaignaient elle-même. Il y avait entre eux toute la distance du passé au présent, du classique au moderne, du rudimentaire au raffiné. La richesse harmonique, la polyphonie instrumentale, se seraient plaisamment occupées d'accompagner des pirouettes. La noblesse de la symphonie se fût prostituée au contact des entrechats et des jetés-battus. Pour ce qui est de la réciproque, la Danse – mécanique et inutile, telle qu'on la pratique encore dans maints ballets – eût pâti terriblement de l'éloquence du compositeur, si l'on admet, toutefois, la suffisance de la première, à provoquer la seconde. Bref, là où régnait la danse, pas de musique. Aux lieux respectueux de la musique, pas de danse.

En France, le malaise durait. Ailleurs, en Russie, ainsi que je vous le rappelais tout à l'heure, la renaissance s'était faite. Nous en savons deux chefs-d'œuvre: *L'Oiseau de Feu* et *Petroucka* [*Pétrouchka*]. Des musiciens nouveaux, des danseurs émancipés, des auteurs, des chorégraphes, avaient librement fusionné. Plus de tourniquets en tutu; plus de figures immuablement insipides; de l'expression, de l'émotion, et le libre accommodement enfin du geste, de la pause, de l'attitude, propres à ravir les yeux, en touchant un peu l'âme.

Encore une fois, nous attendions toujours. Et la Danse pâlisait à la rampe du music-hall. Parfois, cependant, sacrifice suprême à la décrépitude d'un genre, librettistes et musiciens consentaient à la présence d'une danseuse. A elle, le soin, vers le milieu du troisième acte, d'endormir le héros par l'octroi d'un philtre opportun. A elle la tâche de verser, vers onze heures du soir, le poison-dénouement ou de guider encore l'amoureux momentanément aveuglé, au secret rendez-vous de la reine. Et c'était tout. Tout en n'étant pas assez, c'était trop.

Or, voici que l'union – l'union libre et profitable aux droits de chacun des conjoints – vient désormais de s'accomplir. Le mérite en revient à une artiste éclairée, intelligente et sensible, Mlle Natacha Trouhanowa. Dédaigneuse de trop faciles succès, impatiente surtout d'une tâche point vaine, Mlle Trouhanowa songea tout d'abord à s'entourer dignement. Elle eut pour précaution première de dédaigner les fabricants de ballets patentés. Voulant de la musique, Mlle Trouhanowa s'adressa donc à des musiciens, à des maîtres. Ils vinrent quatre, divers, opposés même, mais également confiants, et personnifiant au plus haut degré les admirables dons de la musique française: la force, la noblesse, l'audace, la

grâce. Les noms maintenant ne vous sauraient surprendre; vous les devineriez aisément: Vincent d'Indy, Paul Dukas, Florent Schmitt, Maurice Ravel.

Je ne connais point de soirée comparable à celle qu'enfanta cette quadruple conception de la musique, matérialisée, s'il est possible, par l'émouvante compréhension de Mlle Trouhanowa.

Rendue à sa véritable apparence que nous ne // 2 // lui connaissions pas encore, *Istar* retentit magnifiquement. A mesure que la superbe phrase se dégageait de sa parure harmonique en même temps que l'héroïne de ses voiles, Istar franchissant les sept portes de la mort, s'en fut vers la lumière.

Perverse, inouïe de luxure et de troublante puissance, la *Salomé* de M. Florent Schmitt n'impressionna pas moins. Elle est une œuvre remarquable et suffirait, par l'originale et sûre virtuosité de sa facture, à classer son auteur au nombre des plus valeureux musiciens d'aujourd'hui.

Le plus accompli sentiment de l'œuvre magistrale, on l'éprouve en écoutant *le Péri*. Iskender veut trouver le lotus d'éternité. Une Péri endormie le détient. Iskender le lui ravit, mais impuissant à résister au désir de la fée, il lui rend la fleur et consent à la mort prochaine. La partition dont l'instrumentation éblouit à la première lecture, prend à l'exécution sa vraie valeur. Elle est admirable. Sa beauté constante se fortifie à la fois et des innovations sonores les plus récentes et d'un évident respect de la structure et de la proportion classiques. Elle affirme de M. Paul Dukas qu'il est un musicien définitif.

Pour ce qui est d'*Adélaïde ou la Langage des Fleurs*, elle recèle les charmes précieux dont M. Ravel est le distillateur subtil. Les plus curieux effets de timbres, trouvailles imprévues mais séduisantes y abondent. Les rythmes demeurent d'une agréable précision. On sait que les *valse nobles et sentimentales* habillent ce ballet dont l'argument nous présente le poète causant avec l'élue par l'échange de fleurs diverses mais choisies.

Les auteurs dirigeaient en personne l'infailible et brillant et compréhensif orchestre des *Concerts Lamoureux*. C'est vous dire de quelles acclamations on salua leur venue, on réclama leur retour. Aucun d'eux ne consentit, pourtant, à reparaître sur la scène où, fêtée par un public enthousiaste, se tenait leur triomphante interprète, Mlle Trouhanowa. Elle eut une variété, une spontanéité d'expressions qu'on ne saurait trop vanter. Elle se mut, au travers de la beauté complexe, avec une aisance que d'autres égaleront difficilement. Istar, la Peri, Salomé, Adélaïde, on l'exalta.

Mlle Neith Blanc, MM. Bekefi, Jacquinot, Vandeleer et de Carva lui furent de dignes partenaires. M. Clustine leur avait prodigué les mille ressources de son imagination de chorégraphe. Enfin, durant la *Tragédie de Salomé*, les jolies voix de Mmes Lucy Vuillemin, Suzanne Labarthe et Marcel Chadeigne concoururent épisodiquement à la création de l'atmosphère désirable.

S'il me fallait conclure à tant de louanges – jamais elles ne furent aussi à propos prodiguées – je dirais que la soirée du Châtelet vaut d'être mémorable à la fois par sa haute tenue d'art et la réconciliation qu'elle vient de sceller entre deux vieilles ennemies de France: la Musique et la Danse. Et, vraiment, si d'aventure des gens n'en voulaient convenir, c'est qu'ils en seraient encore à méconnaître l'une et l'autre...

COMŒDIA, 24 avril 1912, pp. 1-2.

Journal Title:	COMŒDIA
Journal Subtitle:	
Day of Week:	mercredi
Calendar Date:	24 avril 1912
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Pagination:	1 à 2
Issue:	
Title of Article:	AU THÉÂTRE MUNICIPAL DU CHATELET
Subtitle of Article:	Les Concerts de Danse de Mlle Trouhanowa
Signature:	Louis Vuillemin
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	
Cross-reference:	